

SOURCES HISTORIQUES DE L'ARMÉE TURQUE (I) (*)

Dr. Mevlüt BOZDEMİR

"The turks come together
for war as though they
had been invited to a
weeding."

TRACTATUS

I — MILITARITE ASIATIQUE NOMADE

En s'efforçant de ne pas se perdre dans la multitude enchevêtrée des événements historiques, on essayera de dégager, dans un premier temps, un certain nombre de fils conducteurs qui permettront de se faire une idée de la continuité - on serait tenté de dire presque "génétique" sinon chronologique-, dans les sociétés turques, turquisées ou sous domination turque.

Avant d'entamer le sujet, il convient de préciser qu'il ne s'agit pas d'une histoire militaire, même dégagée des lacunes de son prototype histoire-bataille, mais un essai historique d'une militarité politique et/ou, politisée. Car l'objet essentiel de cette étude est de fournir les éléments nécessaires à une analyse politique du comportement militaire dans la société politique turque de nos jours.

1. LES ORIGINES MILLENAIRES :

Les historiens s'accordent à reconnaître la place primordiale qu'occupe l'élément militaire dans les sociétés proto-turques (a). Celles-ci, nées de la guerre et organisées pour la conquête, se distinguent difficilement d'ailleurs de leurs composantes armées. Au début de l'évolution sociale, tout homme est soldat, la société se confond donc entièrement avec l'Armée. Cette confusion Armée-

(*) Cet article est extrait et inspiré, pour l'essentiel, d'une thèse de doctorat intitulée "Le Rôle Politique de L'Armée en Turquie" et soutenue à Paris, au Département de Science Politique de la Sorbonne en 1978.

(a) Cahen, C., *Pre-Ottoman Turkey*, London, Sidgwick..., 1968.

Société est telle que l'étude de l'une peut nous faire connaître largement l'autre. De ce fait, nous allons procéder à une démonstration des conditions et des mécanismes du phénomène militaire à partir des données historiques des sociétés turques telles qu'elles ont été établies par les historiens.

2. LE TEMPS :

Les peuples turcs (1) n'ont laissé aucune trace écrite de leur histoire (b) (2) jusqu'à une date relativement tardive, le VII^e s., alors que leur passé était déjà millénaire. Avant cette date, ils n'écrivirent rien sur leur propre aventure. La lecture très indirecte de l'histoire turque s'avère difficile du fait que les témoins, les chinois, étaient des tiers et que leur civilisation sédentaire s'opposait radicalement à celle des turcs, qui était nomade. Les chinois ne nous rapportent que quelques rares indices nous permettant de nous renseigner sur leurs troublants voisins.

Les tout premiers ancêtres des turcs mentionnés par les chinois remontent au troisième millénaire avant J. C. (c). Mais c'est encore l'aube de l'histoire humaine, C'est vers le deuxième millénaire que nous rencontrons une première appellation, le *HIONG-NAU*. Ce nom ne recouvre pas seulement les Turcs, mais aussi les Mongols, les Tougouz et les Indo-Européens. D'ailleurs, ce mélange d'ethnies va se poursuivre tout au long des époques, ce qui va faire dire à certains auteurs que les Turcs manquent d'unité raciale à côté d'une unité linguistique certaine (d). Une autre certitude est que les Turcs y forment un élément essentiel et souvent dominant. Ces fédérations de peuples (e) ou Hiong-Nou, sont mentionnés sous différents noms

(b) BARTHOLD, W.: Histoire des turcs d'Asie Centrale, Paris, Adrien Maisonneuve, 1945, p. 17

(c) CZAPLICKA, M. A.: The Turks of Central Asia, London, Oxford University Press, 1973 (1918). pp. 16, 31, 62.

(d) BARTHOLD, W.: Op. cit., p. 3, p 17 et 36.

(e) CZAPLICKA, M. A.: op. cit, p. 17.

(1) Ce nom au pluriel porte actuellement en Turquie une connotation politique controversée parce-qu'il suppose une pluralité d'ethnies. Ici, il est employé dans un sens commun pour désigner un état de choses historique.

(2) Une civilisation de guerre a besoin du concours de tiers pour être historiographiée. Or certaines branches des Turcs comme une partie des Huns (Hiong-Nou occidentaux) n'ont laissé aucune trace, faute de voisin plus évolué (cf: R. GROUSSET, l'empire des Steppes..., p. 115). Cela est un des aspects les plus déplorables des civilisations à caractère militaire.

dont l'un sera connu jusqu'à aujourd'hui : les HUNS (3). Ceux-ci, sous la direction de leur illustre chef ATTILA (4) et sous la pression des Mongols, s'avancent vers l'ouest, traversent l'Oural en ralliant à eux en route les Alains, les Ostrogoths les Wisigoths etc... Déjà au III^e s. avant J.C., les Huns avaient effectué une traversée eurasiatique, mais celle du Ve s. est allée beaucoup plus loin, D'une part ATTILA a envahi en 451 l'Empire Romain d'Orient jusqu'à Orléans au nord; d'autre part, ses armées envahissent après sa mort (453) le sud jusqu'à Milan (454) (f). Pendant son bref passage sur le sol gallo-romain, jusqu'à sa défaite des champs Cataloniques près de Châlons-sur-Marne en 451, ATTILA paraît jouer un certain rôle dans le rapport de force de l'époque en accroissant le prestige de l'église : menaçant Lutèce et certaines villes de Gaule, il cède devant celle-là à la prière de Sainte Geneviève, et épargne ce qui sera Paris (g).

Parallèlement à ces "tarnshumances" intercontinentales, selon les termes de René GROUSSET, nous assistons à une permanence asiatique des Turcs. Ils sont la *bête noire* de leurs voisins, en particulier des chinois. La grande muraille de dix mille *lis* (5) fut dressée contre les Turcs pendant la Dynastie de TSIN (214-204 av. J.C.). Mais cela n'a pas empêché les invasions (h). Une période plus connue fut celle de l'empire Hun de 209 à 179 av. J.C. sous le règne de METE KAGAN (souverain).

Au début de l'ère chrétienne, les Turcs fondent des états éphémères; le plus notable est celui des TOUKIOU, un peuple Turc

(3) Les premiers Turcs connus par l'histoire, selon C. CAHEN, sont des huns, même s'ils ne sont pas appelés sous ce nom (Pre-Ottoman Turkey, p. 1). K. MENGES est plus réservé, quoiqu'il reconnaisse qu'ils sont au moins de langue turque (The Turkic Languages and Peoples, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1962, p. 17).

(4) ATTILA, diminutif gothique du mot turc "ata", père, J. P. ROUX suggère une version germanique sans contester "les caractéristiques manifestement turques du personnage." (Histoire des Turcs jusqu'au XVIII^e s., Centre Militaire d'Information et de Spécialisation, Paris, 1957., p. 9, I).

(5) mesure de longueur chinoise, environ 576 m.

(f) GROUSSET. René : L'empire des steppes, Attila, Gengis - Khan, Tamerlan, Paris, Payot, 1939, p. 136.

(g) ATABINEN, Rechid Saffet : les Turcs occidentaux et la Méditerranée, Istanbul, Ed. du T.A.C.T., 1956, p. 37.

(h) CAHUN, Léon : Introduction à l'histoire de l'Asie, Paris, A. Colin, 1896, p. 120.

descendant des Huns (6) et qui se proclame indépendant des Avars (proto-mongols) Jouan-Jouans en 551. Ils installent leur capitale à ORKHON. On les appelle aussi en turc: Gök-Türkler, les Turcs Célestes. C'est à cette étape de leur évolution historique qu'intervient un changement capital: l'apparition de l'histoire écrite des turcs.

Connues sous le nom de *Monuments de l'Orkhon*, les Turcs Célestes ont laissé des inscriptions précieuses concernant leur histoire et leur civilisation (732-735). En 745, l'Empire des Turcs Célestes est détruit par d'autres turcs qui sont d'ailleurs les ancêtres des ottomans, les OUIGOURS, L'un des états créés par ces derniers durera jusqu'au XIIIe s., c'est alors qu'une nouvelle vague d'invasions mongolo-turques eut lieu sous la direction de GENGHIS-KHAN (1155-1227) qui était lui-même mongol, mais dont la plupart des armées et des officiers étaient turcs. L'esprit militaire turc persiste dans les campagnes de TAMERLAN qui va porter un coup sévère mais non mortel au nouvel état *turco-ottoman*, en 1402 à ANKARA.

3. L'ESPACE :

Les sociétés proto-turques apparaissent dans une région du monde où les traces les plus anciennes de l'homme sont enregistrées par l'histoire (7). On les rencontre plus précisément à l'ouest de la Chine septentrionale, dans la Mongolie actuelle ou dans ce qu'on a appelé la haute Asie parce que c'est un territoire qui est entouré de hautes montagnes comme l'Altyn Tagh et l'Altai et qui est constitué de vastes déserts comme le Gobi et le Lob-Nor.

Les turcs arrivent à maîtriser un espace eurasiatique considérable à plusieurs moments de leur histoire: toute l'Asie du nord depuis la grande Muraille de Chine jusqu'au delà des forteresses danubiennes. Toute l'Asie extrême-orientale voit leurs expéditions tous azimuts. Malgré la grande Muraille, ils franchissent régulièrement les frontières chinoises pour y installer des états dont la durée a parfois dépassé le siècle d'existence. Il est vrai que la domination d'une petite minorité d'envahisseurs sur un peuple déjà extrêmement

(6) Tou-kiou, note J. P. ROUX, présente la transcription chinoise de "Türküt", pluriel de türk ou türüke, soit, "les forts" (op. cit, p. 14), le caractère militaire est indiqué dans le nom même de ce peuple, W. BARTHOLD nous le traduit par "force et vigueur" d'après Thomson, op. cit. Une autre signification citée par L. CAHUN va dans un sens proche: "action et bravoure" (op. cit., p. 1)

(7) V. MASSON et V. SARIANIDI remontent jusqu'à 6000 av. J. C. en nous faisant connaître les résultats des fouilles d'un village (Djeitun) des civilisations archaïques de l'Asie Centrale (in "Central Asia"), passim.

nombreux dans l'Antiquité conduisait inmanquablement à leur lente assimilation; mais du point de vue militaire, la conquête réitérée du vaste empire chinois est quelque chose de significatif.

Les peuples turcs, par leur agitation et leur mobilité spatiale, prouvent leur très grande vitalité, leur capacité à véhiculer des idées et des croyances d'un peuple à l'autre (8).

Quels sont les signes distinctifs de l'espace où la réalité climatique et physique est pour ainsi dire manichéenne : des espaces immenses et hostiles où un froid extrême règne en hiver et où l'été connaît des excès de chaleur considérables (- 40 au plus froid, parfois plus, + 40 en été). Les pâturages naturels sont de courte durée, pourtant vitaux pour l'élevage, l'activité principale des nomades (i). Cette zone subit d'ailleurs un phénomène de désertification se situant dans le prolongement de la disparition de l'océan Thétys, vers la fin de la période tertiaire. Les répercussions catastrophiques du dessèchement de cet océan eurasiatique, l'avance des déserts et semi-déserts sur les terres herbagères, la disparition des forêts où un gibier abondant était à la portée des chasseurs, tout cela contribue à pousser les populations de l'Asie septentrionale à l'émigration, sinon à la disparition.

L'histoire et la nature avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour réunir les conditions d'une "sélection naturelle" impitoyable. Cette mise en scène redoutable a été à l'origine de la militarité asiatique légendaire qui s'est perpétuée, ancrée et enracinée à travers les générations dans les peuples turcs.

4. LA VIE :

Tous les orientalistes soulignent le côté sous-développé d'une société nomade. La vie culturelle, artistique, intellectuelle etc, serait négligeable, sinon inexistante (9).

(8) "...Sans eux, dans l'immense Asie, ni la pensée iranienne, ni la chinoise, ni l'arabe n'auraient jamais franchi les frontières politiques au-delà desquelles les a enlevées, confondues, le brutal génie d'action, l'emportement militaire des Turcs." L. CAHUN, Introduction à l'histoire de l'Asie, op. cit. p. 33.

(9) "Les sociétés turques et mongoles n'ont produit ni doctrine, ni philosophie, ni oeuvre artistique ou littéraire..." (Léon CAHUN, Introduction à l'histoire de l'Asie p. VII). Cette amère constatation quelque peu exagérée doit traduire le revers de la médaille de ces civilisations militaires (cf aussi, R. GROUSSET, L'Empire des steppes..., op., cit., p. 10.

(i) René GROUSSET, L'Empire des steppes, Op., cit., p. 17.

Ces peuplades mettent au contraire surtout l'accent sur l'aspect presque héréditaire de l'homme de guerre. Pour mieux saisir ce côté martial des turcs, il faudrait rappeler quelques données sur le mode d'existence asiatique à cette époque.

La première, c'est sans aucun doute le caractère productif de la guerre. Les ruées incessantes des nomades vers les terres riches, les disputes internes pour des territoires de pâturages, les razzias chez les peuples sédentaires prospères font partie de l'ample littérature occidentale concernant les peuples barbares. Mais ce ne sont point les différentes manifestations d'une sauvagerie gratuite. Au contraire, la guerre fait partie de la lutte économique pour la survie de la communauté nomade. Elle est comprise et entreprise comme une forme de production de biens (butin) et de services (esclaves) (10). Le comportement guerrier n'est que le réflexe, la manifestation de l'instinct de conservation de l'homme placé devant le choix de vie ou de mort. *C'est la lutte pour la survie qui le pousse à la guerre, non pas une guerre défensive sur des bases fixes, mais une guerre terriblement offensive sur une multitude de bases de repli extrêmement mobiles.*

Cette prééminence de l'esprit militaire dans les moeurs sur les autres valeurs de la société fut très tôt caractéristique des peuples proto-turcs. Il arrive parfois que les valeurs établies entrent en conflit avec lui, mais il en ressort chaque fois plus fort et il est significatif à ce propos de relever ce qu'en disent les turcologues : les rapports de la religion à la militarité en particulier, se font toujours en faveur de cette dernière (11).

(10) On ne relève aucun nom d'outil agricole dans les inscriptions d'Orkhon (VIIe s.) qui comportent au total 1388 mots, alors qu'on y trouve les principaux équipements de guerre et de chasse. Les principales armes, selon THOMSON qui a déchiffré les inscriptions sont, l'arc, la flèche, la flèche sifflante, la lance, le sabre et l'épée (R. GIRAUD, les règnes d'Elterich, Qapghahn et Bilgä, These, Paris, A. Maisonneuve, 1960).

(11) Les turcs ont adopté plus d'une religion dans l'histoire, mais ils n'ont pas été un peuple particulièrement religieux (L. CAHUN, op. cit. 66). Leur première religion est le chamanisme, religion non-éthique et presque guerrière. Ensuite le bouddhisme, le manichéisme, le christianisme (nestorien) et enfin, l'Islam. Les religions ne semblent pas avoir eu une influence particulière sur les qualités guerrières des turcs, alors qu'elles étaient la cause parfois d'un affaiblissement de l'esprit national et de leur culture (C. CAHEN, Pre-Ottoman Turkey, p. 10). D'après W. BARTHOLD au contraire, "des peuples guerriers peuvent transformer en une religion de guerre une religion d'amour et de paix." (op. cit., p. 43).

Le turcologue russe BARTHOLD nous rapporte, à partir de sources chinoises et byzantines que les turcs érigeaient près des tombeaux de leurs guerriers des statues de leurs ennemis prisonniers. Cette tradition était fondée sur une croyance du chamanisme, une des religions adoptées par les turcs au cours de leur histoire, selon laquelle "les victimes seront, dans l'au-delà au service de leur meurtrier...".

Des propos (hadits) que Mohamed aurait attribués à Dieu sont aussi significatifs pour attester l'attitude conciliante de la religion musulmane devant la force, et son effort de récupération de la violence à ses fins propres : "J'ai une armée composée de gens que j'ai nommés turcs..." (j).

Si l'on considère maintenant la langue turque, elle paraît avoir subi, elle aussi des dommages considérables au contact d'autres idiomes : sans abandonner leur langue, les vainqueurs ont souvent presque appris la langue du vaincu. L'influence culturelle de ceux-ci sur ceux-là a été observée à toutes les époques (12). Aujourd'hui encore, la société turque souffre de l'héritage de ces déséquilibres culturels.

Les préjudices causés par l'aventure militaire ne se limitent pas seulement à la dégradation de la culture nationale, mais s'étendent à bien d'autres domaines. Sa persistance en tant que corps et esprit dans la société fait de l'Armée un instrument prêt à toute intervention, on serait tenté de dire, au service de tout le monde (13). Déjà au Ve s., le Turc T'O-PA devient l'ardent défenseur de la culture et de l'empire chinois contre les mongols (k). A-SHIH-NA SHE-ERH, un turc de la cour chinoise commande treize tribus et 10 000 cavaliers turcs au service des chinois (l). Cette politique aventurière conduisit les turcs à se faire la guerre entre eux au profit d'une puissance tierce.

(12) "Néanmoins, l'influence de la culture arabe et persane sur les turcs fut tellement forte que la langue turque après l'islamisation ne fut nulle part imposée comme langue d'état..." W. BARTHOLD, op. cit., p. 104).

(13) L'historien français constate ce gaspillage humain dans les termes suivants : "... ces hommes fiers de leur race, braves au combat et têtus entre tous ont gaspillé leur énergie et leur volonté au hasard de l'aventure, au service de l'étranger (CAHUN, op. cit. p. 120).

(j) W. BARTHOLD, op. cit, p. 69.

(k) R. GROUSSET, empire des steppes, p. 52.

(l) W. SAMOLIN, East Turkistan to the 12. C., The Hague, Mouton., 1964.

Réfractaires à une idéologie quelconque, très peu portés à la théologie, ces païens ne s'intéressaient qu'aux honneurs, aux grades et *aux distinctions de guerre* (14). Les turcs se battaient pour toutes les causes, ils y sacrifiaient leur liberté, acceptaient d'être mercenaires et esclaves volontaires de l'orthodoxie musulmane au service des Khalifes Abbasides et Fatimides (m).

L'art militaire turc présente plus d'un caractère significatif à notre regard contemporain. Sur le plan de l'organisation d'abord, c'est une armée essentiellement *cavalière*, connaissant parfaitement le cheval, son élevage, sa sélection, son entraînement au combat. Les biens hérités étaient d'ailleurs distribués inégalement : les chevaux revenaient au plus intelligent et au plus brave au combat, les troupeaux revenaient au plus faible (n). Quant aux tactiques, c'est l'attaque surprise qui en fait le dénominateur commun, les turcs pratiquent la guerre éclair, elles sont donc exclusivement offensives.

Selon les descriptions chinoises, "ces barbares, ces pillards invétérés qui apparaissent à l'improviste à l'orée des cultures, razzient les hommes, troupeaux et richesses, s'enfuient avant la riposte en emportant leur butin. Leur tactique, quand ils sont poursuivis, consiste à attirer les colonnes chinoises dans les solitudes du Gobi ou de la steppe, à les y harceler sous des volées de flèches sans se laisser 'accrocher' eux mêmes, à ne porter le coup final qu'une fois l'adversaire épuisé de faim, de soif et totalement démoralisé (o).

Cette tactique, ne ressemble-t-elle pas étonnamment à la guérilla modern? Le plus étonnant est que ces "guérillas" nomades arrivent à s'organiser dans des dimensions qui dépassent l'imagination : au moment de l'apogée des GÖK-TÜRKLER (705-710), les effectifs de leurs armées s'élevaient jusqu'à 200 mille hommes (p).

En conclusion, nous trouvons chez les turcs une société prédisposée à la soumission à une autorité centrale aux prérogatives illimitées. C'est le KHAGAN, chef suprême de la magistrature militaire au pouvoir providentiel confié par *Tangri* (Dieu), il est celui qui est éclairé et qui vivifie le peuple, le guide. La société est donc

(14) "Ils se font gloire" dit l'annaliste chinois, "de mourir en bataille, mourir de maladie est tenu à honte chez eux." (Cité par L. CAHUN, op. cit. p. 60).

(m) L. CAHUN, op. cit., p. 82.

(n) L. CAHUN, op. cit., p. 82.

(o) R. GROUSSET, L'Empire des steppes..., p. 58.

(p) R. GIRAUD : op. cit., p. 93.

soumise à une *khaganerie* fétichisée dont la seule sanction est la gloire à la guerre.

Il y a donc, avant même la sédentarisation, une conception étatique très poussée chez les turcs. Les caractéristiques de l'Empire Ottoman : *centralisme, absolutisme, sacralisation* et indivisibilité du Pouvoir, se trouvent déjà à l'état embryonnaire dans les états de l'Asie turque. La nécessité d'un Etat organisé sur un mode pyramidal se conçoit sans difficultés si l'on tient compte des impératifs dûs aux déplacements d'une population nombreuse avec ses troupeaux de bêtes, ses abris, ses outils de production, en un mot, tout ce qui constitue ses moyens d'existence.

Les particularités des peuples turcs que nous venons de passer en revue sont explicables par les conditions matérielles de la vie pastorale. Mais une question fondamentale se pose qui soulève un problème historique important : *pourquoi l'esprit militaire ne s'est-il pas éteint avec l'abandon de la nomadité?* Pourquoi s'est-il perpétué dans les étapes ultérieures de la vie sociale, pourtant devenue sédentaire à un moment donné de son histoire?

C'est à cette question, entre autres, que nous allons tâcher de fournir des réponses tout au long de notre enquête historique, mais dès maintenant, nous fixerons deux prémisses qui vont défier le temps et l'espace et qui vont servir de relais de base à notre démarche : l'Etat turc se distingue déjà à l'étape primitive

- 1) par un centralisme puissant;
- 2) par une militarité profonde.

— Ces deux prémisses, nous les retrouverons à chaque étape d'étatisation des sociétés turques pendant des longs siècles, jusqu'au notre.